Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Fables Choisies

Mises En Vers

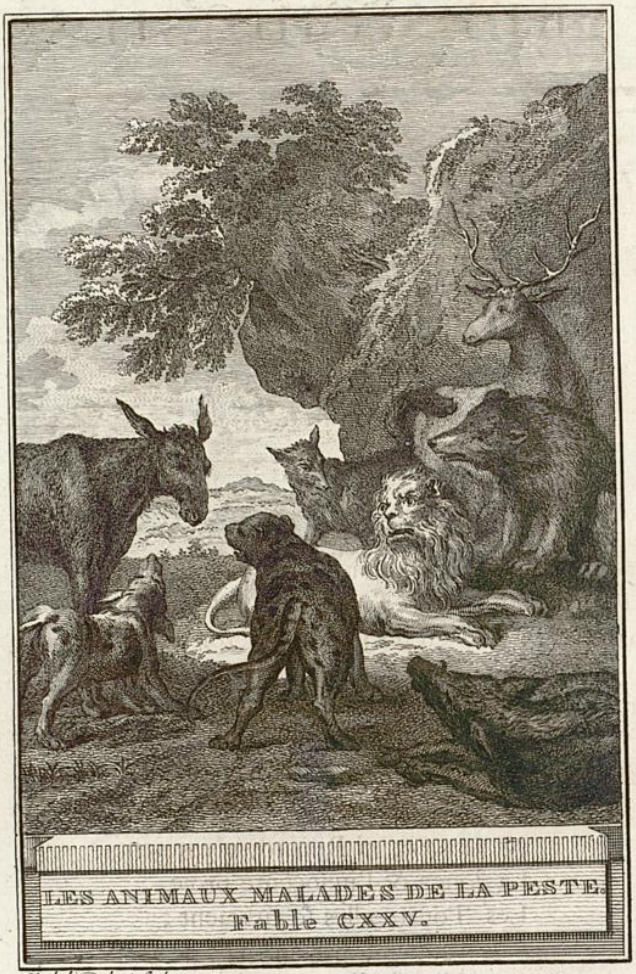
La Fontaine, J. de

Leiden, 1775

Fables Choisies. Livre Septieme.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1161

Visual Library



LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.
Fable CXXV.

Vinkeles, del. et sculps. 1770.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLES CHOISIES.

LIVRE SEPTIEME.

FABLE I.

Les Animaux malades de la peste.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en ſa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peſte (puiſqu'il faut l'appeller par ſon nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faiſoit aux Animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le ſoutien d'une mourante vie:
Nul mets n'excitoit leur envie.
Ni Loups, ni Renards n'épioient
La douce & l'innocente proie.
Les Tourterelles ſe fuyoient;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le Lion tint conſeil, & dit: mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis

Pour nos péchés cette infortune :
Que le plus coupable de nous
Se ſacrifie aux traits du céleſte courroux :
Peut-être il obtiendra la guériſon commune.
L'Hiſtoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens.
Ne nous flattons donc point, voyons ſans indulgence
L'état de notre conſcience.
Pour moi, ſatisfaiſant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avoient-ils fait? nulle offenſe :
Même il m'eſt arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut; mais je penſe
Qu'il eſt bon que chacun s'accuſe ainſi que moi :
Car on doit ſouhaiter, ſelon toute juſtice,
Que le plus coupable périſſe.
Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon roi;
Vos ſcrupules font voir trop de délicateſſe;
Eh bien, manger moutons, canaille, ſotte eſpèce,
Eſt-ce un péché? non, non : vous leur fîtes, ſeigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui, ſur les animaux,
Se font un chimérique empire.
Ainſi dit le renard, & flatteurs d'applaudir.
On n'oſa trop approfondir

Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puiſſances
Les moins pardonnables offenſes.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux ſimples mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits ſaints.
L'âne vint à ſon tour, & dit: j'ai ſouvenance
Qu'en un pré de moines paſſant,
La faim, l'occaſion, l'herbe tendre, & je penſe,
Quelque diable auſſi me pouſſant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue:
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro ſur le baudet.
Un Loup, quelque peu clerc, prouva par ſa harangue,
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier ſon forfait: on le lui fit bien voir.

Selon que vous ſerez puiſſant ou miſérable,
Les Jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.

FABLE II.

Le Mal Marié.

Que le bon ſoit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme:
Mais comme le divorce entr'eux n'eſt pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
Aſſemblent l'un & l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.

J'ai vû beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent:
Cependant, des humains presque les quatre parts
S'expoſent hardiment au plus grand des hazards:
Les quatre parts auſſi des humains ſe repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti,
Que de renvoyer ſon Epouſe,
Quérelleuſe, avare & jalouſe.
Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut;
On ſe levoit trop tard, on ſe couchoit trop tôt:
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre choſe.
Les valets enrageoient, l'Epoux étoit à bout:
Monſieur ne ſonge à rien, monſieur dépenſe tout,
Monſieur court, monſieur ſe repoſe.

Landesbibliothek Oldenburg

LE MAL-MARIÉ. Fable CXXVI.

Vinkeles, del. et sculps. 1770.

Landesbibliothek Oldenburg

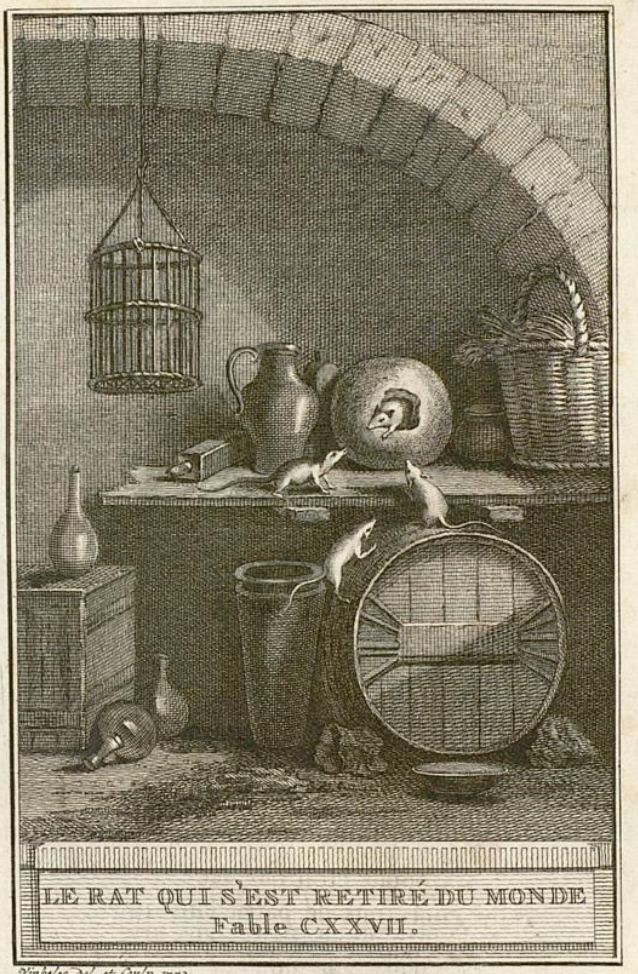
Elle en dit tant, que monſieur à la fin,
Laſſé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ſes parens. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le Mari la reprend. Eh bien, qu'avez-vous fait?
Comment paſſiez-vous votre vie?
L'innocence des champs eſt-elle votre fait?
Aſſez, dit-elle: mais ma peine
Etoit de voir les gens plus pareſſeux qu'ici:
Ils n'ont des troupeaux nul ſouci.
Je leur ſçavois bien dire; & m'attirois la haine
De tous ces gens ſi peu ſoigneux.
Eh, Madame, reprit ſon Epoux tout-à-l'heure,
Si votre eſprit eſt ſi hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au ſoir,
Eſt déjà laſſé de vous voir,
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui ſoit jour & nuit avec vous?
Retournez au village: adieu. Si de ma vie
Je vous rapelle, & qu'il m'en prenne envie,
Puiſſé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous ſans ceſſe à mes côtés.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE III.

Le Rat qui s'est retiré du monde.

Les Levantins, en leur légende,
Disent qu'un certain Rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude étoit profonde,
S'étendant par tout à la ronde.
Notre hermite nouveau subsistoit là dedans.
Il fit tant des pieds & des dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
Le vivre & le couvert: que faut-il davantage?
Il devint gros & gras: dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage,
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légere:
Ils alloient en terre étrangere
Chercher quelque secours contre le peuple chat.
Ratopolis étoit bloquée:
On les avoit contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.



LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE
Fable CXXVII.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

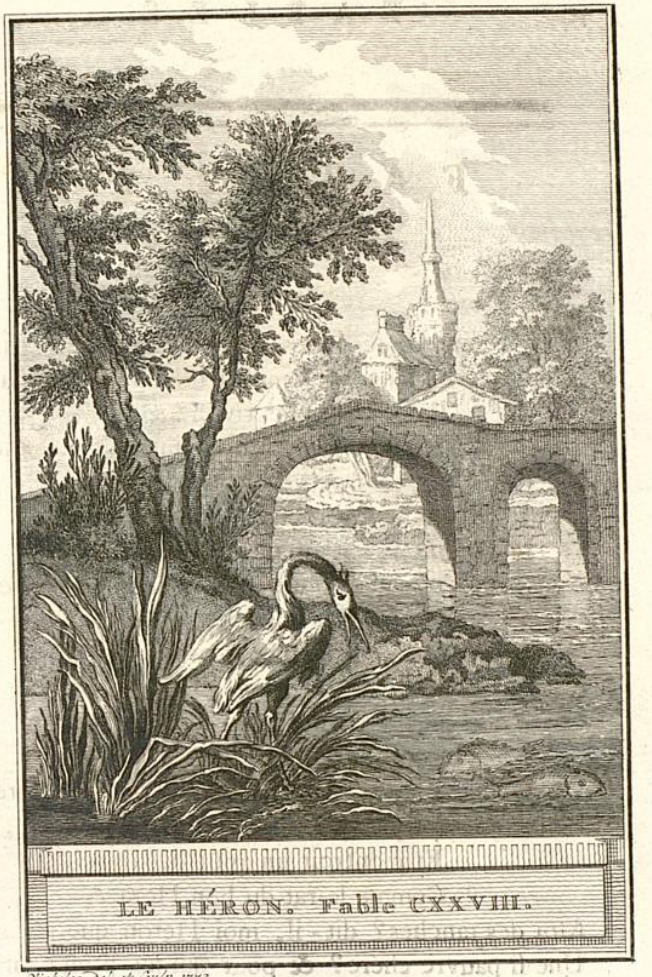
Ils demandoient fort peu, certains que le ſecours
Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le Solitaire,
Les choſes d'ici-bas ne me regardent plus:
En quoi peut un pauvre reclus
Vous aſſiſter? que peut-il faire,
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'eſpere qu'il aura de vous quelque ſouci.
Ayant parlé de cette ſorte,
Le nouveau Saint ferma ſa porte.

Qui déſignai-je, à votre avis,
Par ce Rat ſi peu ſécourable?
Un Moine? non, mais un Dervis.
Je ſuppoſe qu'un Moine eſt toujours charitable.

FABLE IV.

Le Héron.

Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sçais où,
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il cotoyoit une riviere.
L'onde étant transparente, ainsi qu'aux plus beaux jours,
Ma commere la carpe y faisoit mille tours
Avec le brochet son compere.
Le Héron en eût fait aisément son profit;
Tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à prendre;
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit.
Il vivoit de régime; & mangeoit à ses heures.
Après quelques momens l'appétit vint: l'oiseau
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas, il s'attendoit à mieux,
Et montroit un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace.
Moi des tanches? dit-il, moi Héron que je fasse
Une si pauvre chére? & pour qui me prend-on?
La tanche rebutée, il trouva du goujon.



LE HÉRON. Fable CXXVIII.

Vinkeles, del. et sculp. 1792.

Landesbibliothek Oldenburg

Du goujon! c'eſt bien là le dîner d'un Héron!
J'ouvrirois pour ſi peu le bec! aux Dieux ne plaiſe.
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poiſſon.
La faim le prit: il fut tout heureux & tout aiſe
De rencontrer un limaçon.

Ne ſoyons pas ſi difficiles:
Les plus accommodans, ce ſont les plus habiles.
On hazarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Sur-tout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y ſont pris: ce n'eſt pas aux Hérons
Que je parle: écoutez, Humains, un autre conte.
Vous verrez que chez vous j'ai puiſé ces leçons.

FABLE V.

La Fille.

Certaine Fille un peu trop fière,
Pretendoit trouver un mari
Jeune, bien fait, & beau, d'agréable maniere,
Point froid & point jaloux: notez ces deux points-ci.
Cette Fille vouloit auſſi
Qu'il eût du bien, de la naiſſance,
De l'eſprit, enfin tout: mais qui peut tout avoir?
Le deſtin ſe montra ſoigneux de la pourvoir:
Il vint des partis d'importance.
La Belle les trouvoit trop chétifs de moitié.
Quoi moi? quoi ces gens-là? l'on radote, je penſe;
A moi les propoſer? hélas, ils ſont pitié.
Voyez un peu la belle eſpéce!
L'un n'avoit en l'eſprit nulle délicateſſe,
L'autre avoit le nez fait de cette façon-là:
C'étoit ceci, c'étoit cela,
C'étoit tout; car les précieuſes
Font deſſus tout les dédaigneuſes.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent ſe mettre ſur les rangs.

LA FILLE. Fable CXXIX.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

Elle de se moquer. Ah vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte: ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne.
Grace à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoi qu'en solitude.
La Belle se sçut gré de tous ces sentimens.
L'âge la fit décheoir: adieu tous les amans.
Un an se passe & deux avec inquiétude.
Le chagrin vient ensuite: elle sent chaque jour
Déloger quelques ris, quelques jeux, puis l'amour:
Puis ses traits choquer & déplaire:
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer: que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage!
Sa précioſité changea lors de langage.
Son miroir lui disoit, prenez vîte un mari:
Je ne sçais quel desir le lui disoit aussi:
Le desir peut loger chez une précieuse:
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin toute aise & toute heureuse
De rencontrer un malotru.

FABLE VI.

Les Souhaits.

Il est au mogol des folets
Qui font office de valets;
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois,
Cultivoit le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'adresse,
Aimoit le maitre & la maitresse,
Et le jardin sur-tout. Dieu sçait si les zéphirs
Peuple ami du démon, l'assistoient dans sa tâche.
Le folet, de sa part, travaillant sans relâche,
Combloit ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légereté
A ses pareils si naturelle :
Mais ses confreres les esprits
Firent tant, que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.

LES SOUHAITS. Fable CXXX.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvége
Prendre le ſoin d'une maiſon
En tout temps couverte de neige;
Et d'Indou qu'il étoit, on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'eſprit dit à ſes hôtes:
On m'oblige de vous quitter,
Je ne ſçais pas pour quelles fautes,
Mais enfin il le faut, je ne puis arrêter,
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une ſemaine.
Employez-la: formez trois ſouhaits, car je puis
Rendre trois ſouhaits accomplis;
Trois ſans plus. Souhaiter, ce n'eſt pas une peine
Etrange & nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance;
Et l'abondance, à pleines mains,
Verſe en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le bled, dans leurs caves les vins:
Tout en creve. Comment ranger cette chevance?
Quels regiſtres, quels ſoins, quel temps il leur fallut!
Tous deux ſont empêchés ſi jamais on le fut.
Les voleurs contre eux comploterent,
Les grands ſeigneurs leur emprunterent,
Le Prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils, l'un & l'autre; heureux les indigens!
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richeſſe.
Retirez-vous, tréſors: fuyez; & toi, Déeſſe,

Landesbibliothek Oldenburg

Mere du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vîte. A ces mots
La Médiocrité revient; on lui fait place;
Avec elle ils rentrent en grace,
Au bout de deux souhaits étant aussi chanceux
Qu'ils étoient, & que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours, & perdent en chimères
Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires,
Le folet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir, & qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse:
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

Landesbibliothek Oldenburg

LA COUR DU LION. Fable CXXXI.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

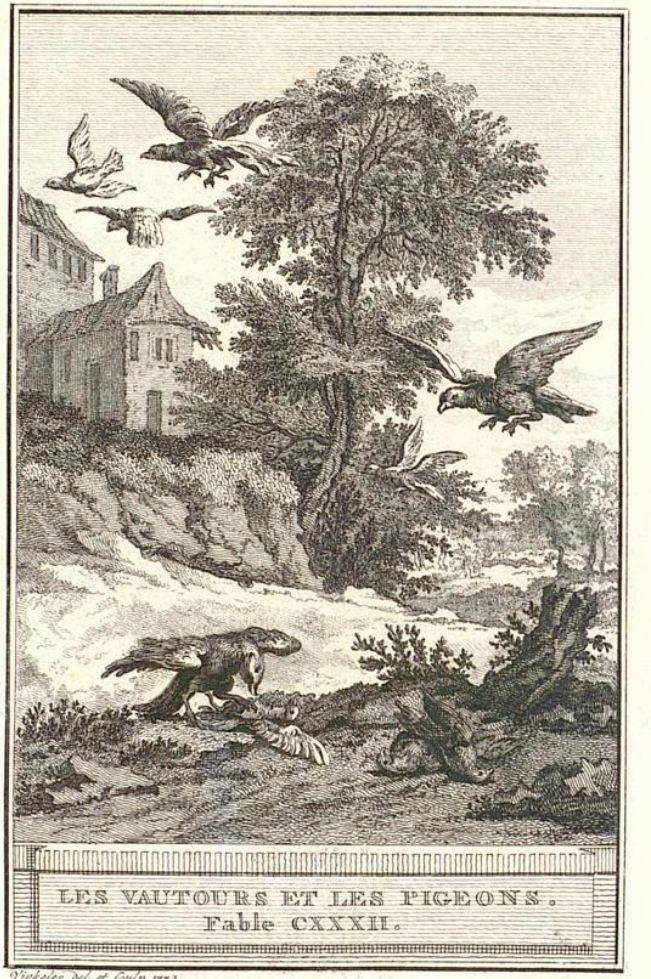
FABLE VII.

La cour du Lion.

Sa majesté Lionne un jour voulut connoître
De quelles nations le ciel l'avoit fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture,
Avec son sceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant, le roi tiendroit
Cour pleniére, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence
Le Prince à ses sujets étaloit sa puissance.
En son louvre il les invita.
Quel louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine:
Il se fût bien passé de faire cette mine.
Sa grimace déplut. Le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire
Le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité;
Et, flatteur excessif, il loua la colere,

Et la griffe du prince, & l'antre, & cette odeur:
Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur,
Qui ne fût ail au prix. Sa ſotte flatterie
Eut un mauvais ſuccès, & fut encor punie.
Ce monſeigneur du Lion-là,
Fut parent de Caligula.
Le renard étant proche: or ça, lui dit le Sire,
Que ſens-tu? dis-le-moi: parle ſans déguiſer.
L'autre auſſi-tôt de s'excuſer,
Alléguant un grand rhume: il ne pouvoit que dire
Sans odorat: bref il s'en tire.

Ceci vous ſert d'enſeignement.
Ne ſoyez à la cour, ſi vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop ſincére;
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.



LES VAUTOURS ET LES PIGEONS.
Fable CXXXII.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

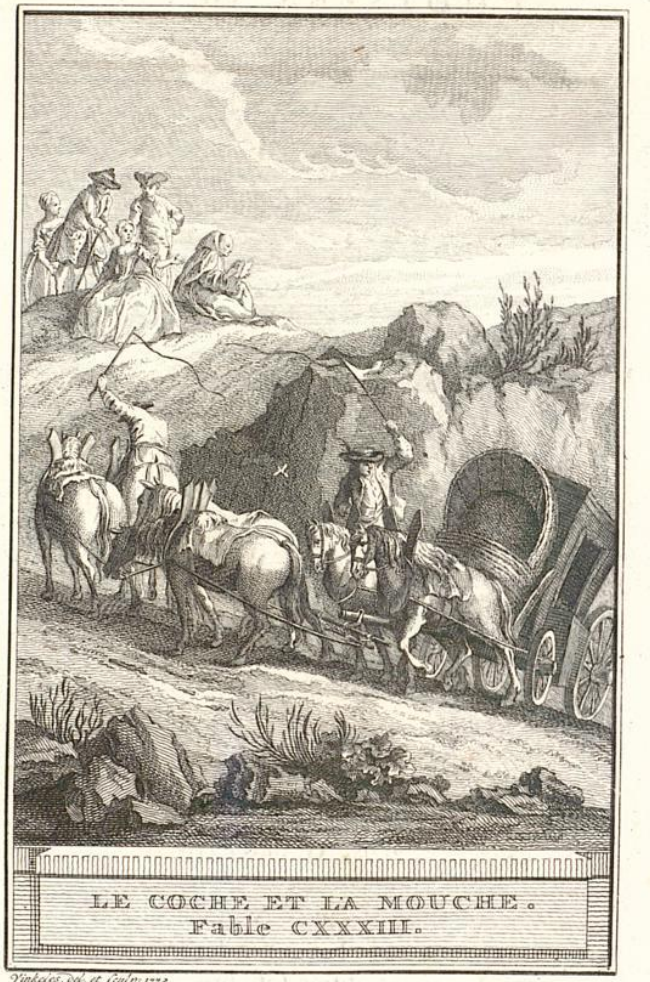
FABLE VIII.

Les Vautours et les Pigeons.

Mars autrefois mit tout l'air en émûte.
Certain ſujet fit naître la diſpute
Chez les oiſeaux, non ceux que le printemps
Méne à ſa cour, & qui ſous la feuillée,
Par leur exemple & leurs ſons éclatans,
Font que Vénus eſt en nous réveillée;
Ni ceux encor que la mere d'Amour
Met à ſon char: mais le peuple Vautour
Au bec retors, à la tranchante ſerre.
Pour un chien mort ſe fit, dit-on, la guerre.
Il plut du ſang: je n'exagere point.
Si je voulois conter de point en point
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira;
Et ſur ſon roc Prométhée eſpéra
De voir bientot une fin à ſa peine.
C'étoit plaiſir d'obſerver leurs efforts;
C'étoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adreſſe, & ruſes, & ſurpriſes,
Tout s'employa. Les deux troupes épriſes

D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que reſpirent les ombres :
Tout élément remplit de citoyens
Le vaſte enclos qu'ont les royaumes ſombres.
Cette fureur mit la compaſſion
Dans les eſprits d'une autre nation
Au col changeant, au cœur tendre & fidéle ;
Elle employa ſa médiation
Pour accorder une telle querelle.
Ambaſſadeurs par le peuple Pigeon
Furent choiſis ; & ſi bien travaillerent,
Que les Vautours plus ne ſe chamaillerent.
Ils firent tréve ; & la paix s'enſuivit.
Hélas ! ce fut aux depens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grace.
La gent maudite auſſi-tôt pourſuivit
Tous les Pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens,
D'accommoder un peuple ſi ſauvage.

Tenez toujours diviſés les méchans ;
La ſûrete du reſte de la terre
Dépend de là : ſemez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci ſoit dit en paſſant : je me tais.



LE COCHE ET LA MOUCHE.
Fable CXXXIII.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

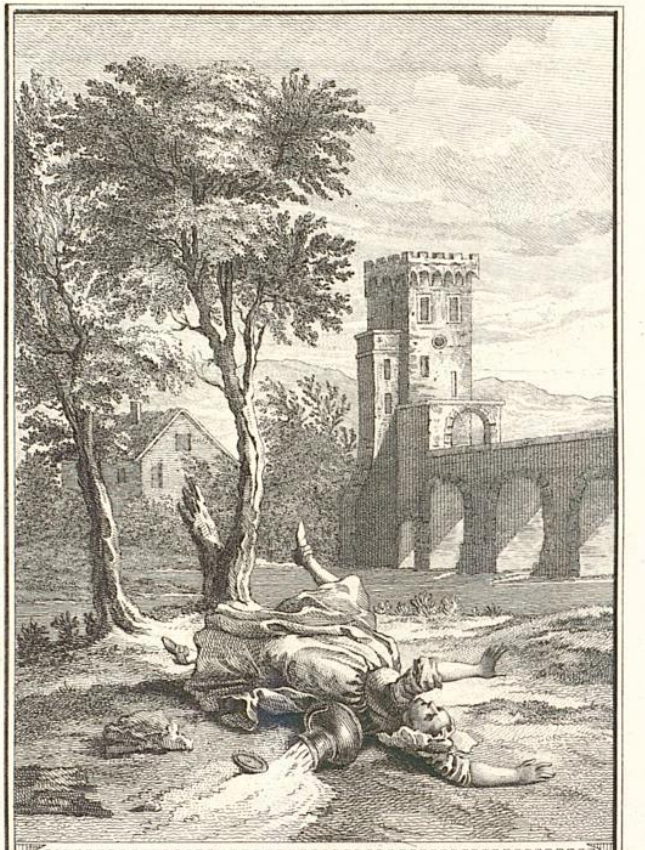
Landesbibliothek Oldenburg

FABLE IX.

Le Coche et la Mouche.

Dans un chemin montant, sablonneux, mal-aisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiroient un coche.
Femmes, moines, vieillards, tout étoit descendu.
L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.
Une Mouche survient, & des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, & pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussi-tôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée: il semble que ce soit
Un sergent de bataille, allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens, & hâter la victoire.
La Mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, & qu'elle a tout le soin;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disoit son bréviaire:

Il prenoit bien ſon temps! Une femme chantoit:
C'étoit bien de chanſons qu'alors il s'agiſſoit!
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles
Et fait cent ſottiſes pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Reſpirons maintenant, dit la Mouche auſſi-tôt:
J'ai tant fait que nos gens ſont enfin dans la plaine.
Ca, meſſieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.
Ainſi certaines gens, faiſant les empreſſés,
S'introduiſent dans les affaires.
Ils font par tout les néceſſaires;
Et par tout importuns, devroient être chaſſés.



LA LAITIERE ET LE POT AU LAIT.
Fable CXXXIV.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE X.

La Laitiere et le Pot au Lait.

Perrette, ſur ſa tête ayant un pot au lait,
Bien poſé ſur un couſſinet,
Prétendoit arriver ſans encombre à la ville.
Légere & court vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon ſimple & ſouliers plats.
Notre Laitiere ainſi trouſſée,
Comptoit déja dans ſa penſée
Tout le prix de ſon lait, en employoit l'argent,
Achetoit un cent d'œufs, faiſoit triple couvée:
La choſe alloit à bien par ſon ſoin diligent.
Il m'eſt, diſoit-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maiſon:
Le renard ſera bien habile,
S'il ne m'en laiſſe aſſez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraiſſer coûtera peu de ſon:
Il étoit, quand je l'eus, de groſſeur raiſonnable.
J'aurai, le revendant, de l'argent bel & bon;
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vû le prix dont il eſt, une vache & ſon veau,
Que je verrai ſauter au milieu du troupeau?

Landesbibliothek Oldenburg

Perrette là-dessus saute aussi, transporteé.
Le lait tombe: adieu veau, vache, cochon, couvée:
La Dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s' excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait:
On l'appella *le Pot au Lait.*
Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?
Pichrocole, Pyrrhus, la Laitiere, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux.
Une flatteuse erreur emporte alors nos ames:
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi:
Je m'écarte, je vais détrôner le Sofi;
On m'élit Roi, mon peuple m'aime:
Les diadêmes vont sur ma tête pleuvant.
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean, comme devant.

LE CURÉ ET LE MORT. Fable CXXXV.

Vinkeles. Del. et Sculp. 1772.

FABLE XI.

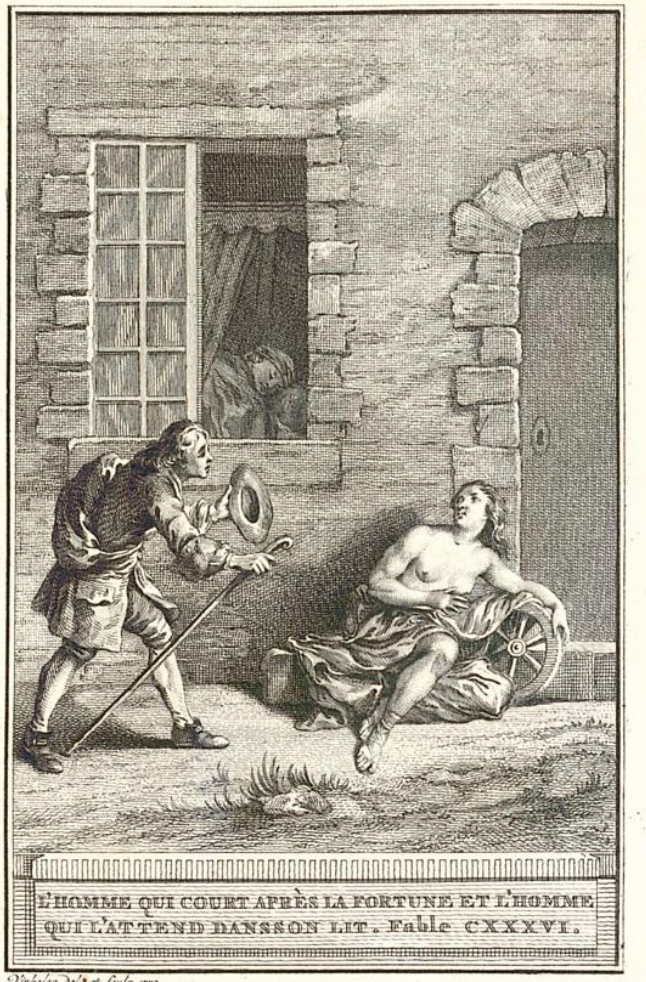
Le Curé et le Mort.

Un Mort s'en alloit triſtement
S'emparer de ſon dernier gîte:
Un Curé s'en alloit gaiment
Enterrer ce Mort au plus vîte.
Notre Défunt étoit en carroſſe porté,
Bien & dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme biére,
Robe d'hyver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guére.
Le Paſteur étoit à côté,
Et récitoit à l'ordinaire
Maintes dévotes oraiſons,
Et des pſeaumes & des leçons,
Et des verſets & des répons.
Monſieur le Mort, laiſſez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons:
Il ne s'agit que du ſalaire.
Meſſire Jean Chouart couvoit des yeux ſon Mort,
Comme ſi l'on eût dû lui ravir ce tréſor;
Et, des regards, ſembloit lui dire:
Monſieur le Mort, j'aurai de vous,
Tant en argent, & tant en cire,

En tant en autres menus coûts.
Il fondoit là-deſſus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs:
Certaine niéce aſſez proprette,
Et ſa chambriere Pâquette
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable penſée
Un heurt ſurvient: adieu le char.
Voilà Meſſire Jean Chouart
Qui du choc de ſon Mort a la tête caſſée:
Le Paroiſſien, en plomb, entraîne ſon Paſteur,
Notre Curé ſuit ſon Seigneur:
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement, toute notre vie
Eſt le Curé Chouart, qui ſur ſon Mort comptoit,
Et la Fable du Pot au lait.

Landesbibliothek Oldenburg



L'HOMME QUI COURT APRÈS LA FORTUNE ET L'HOMME QUI L'ATTEND DANS SON LIT. Fable CXXXVI.

Vinkeles del.et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XII.

L'Homme qui court après la Fortune, et l'homme qui l'attend dans son lit.

Qui ne court après la Fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je puſſe aiſément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du ſort de royaume en royaume,
Fidéles courtiſans d'un volage fantôme.
Quand ils ſont près du bon moment,
L'inconſtante auſſi-tôt à leurs déſirs échappe:
Pauvres gens! je les plains; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, diſent-ils, étoit planteur de choux;
Et le voilà devenu pape:
Ne le valons-nous pas? vous valez cent fois mieux:
Mais que vous ſert votre mérite?
La Fortune a-t'elle des yeux?
Et puis, la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos, le repos tréſor ſi précieux,
Qu'on en faiſoit jadis le partage des dieux?

Rarement la Fortune à ſes hôtes le laiſſe.
Ne cherchez point cette déeſſe,
Elle vous cherchera: ſon ſexe en uſe ainſi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Poſſédoit quelque bien. L'un ſoupiroit ſans ceſſe
Pour la Fortune: il dit à l'autre un jour,
Si nous quittions notre ſéjour?
Vous ſçavez que nul n'eſt prophéte
En ſon pays: cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami: pour moi je ne ſouhaite
Ni climats, ni deſtins meilleurs.
Contentez-vous; ſuivez votre humeur inquiéte:
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou, ſi l'on veut, l'avare,
S'en va par voie & par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la Déeſſe bizarre
Fréquenter ſur tout autre; & ce lieu, c'eſt la cour.
Là donc, pour quelque temps, il fixe ſon ſéjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on ſçait être les meilleures,
Bref ſe trouvant à tout, & n'arrivant à rien.
Qu'eſt-ceci? ſe dit-il: cherchons ailleurs du bien:
La Fortune pourtant habite ces demeures.
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là: d'où vient qu'auſſi

Je ne puis héberger cette capricieuſe ?
On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuſe.
Adieu, meſſieurs de cour, meſſieurs de cour, adieu.
Suivez juſques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate:
Allons-là. Ce fut un de dire & s'embarquer.
Ames de bronze, humains, celui-là fut ſans doute
Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier oſa l'abysme défier.
Celui-ci, pendant ſon voyage,
Tourna les yeux vers ſon village
Plus d'une fois, eſſuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme & des rochers,
Miniſtres de la mort. Avec beaucoup de peines
Ons s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant aſſez tôt ſans quitter la maiſon.
L'homme arrive au Mogol: on lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors diſtribuoit ſes graces.
Il y court: les mers étoient laſſes
De le porter; & tout le fruit
Qu'il tira de ſes longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les ſauvages:
Demeure en ton pays, par la nature inſtruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avoit été:
Ce qui lui fit conclure en ſomme,
Qu'il avoit à grand tort ſon village quitté.

Il renonce aux courſes ingrates,
Revient en ſon pays, voit de loin ſes pénates,
Pleure de joie, & dit: heureux qui vit chez ſoi,
De régler ſes déſirs faiſant tout ſon emploi.
Il ne ſçait que par oui-dire
Ce que c'eſt que la cour, la mer, & ton empire,
Fortune, qui nous fais paſſer devant les yeux
Des dignités, des biens, que juſqu'au bout du monde
On ſuit, ſans que l'effet aux promeſſes réponde.
Déſormais je ne bouge, & ferai cent fois mieux.
En raiſonnant de cette ſorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conſeil,
Il la trouve aſſiſe à la porte
De ſon ami plongé dans un profond ſommeil.

LES DEUX COQS. Fable CXXXVII.

Vinkeles, del et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XIII.

Les deux Coqs.

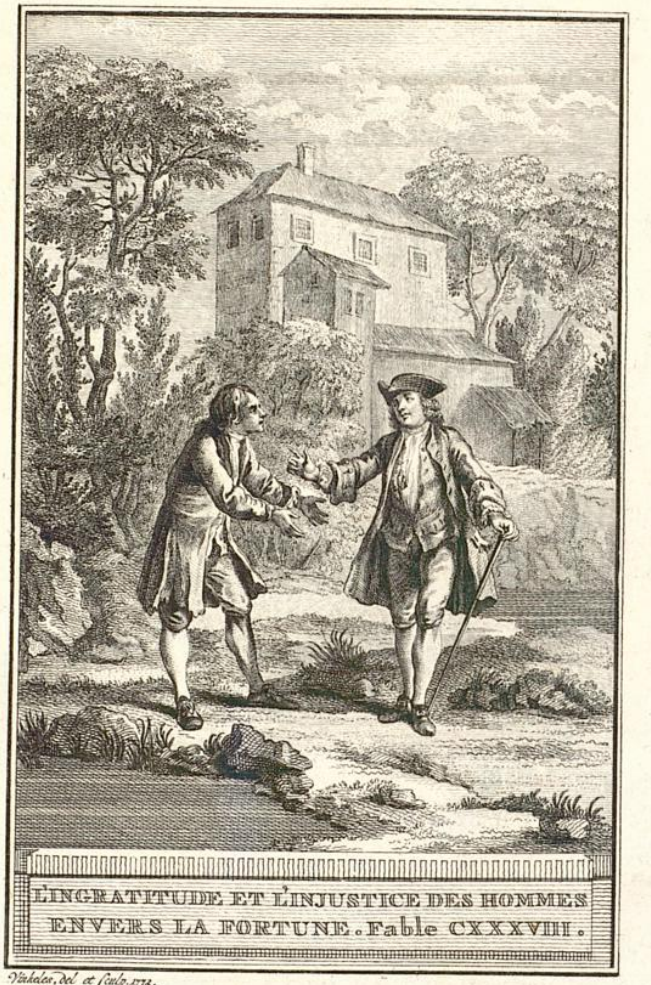
Deux Coqs vivoient en paix, une Poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye; & c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du sang des dieux même on vit le Xanthe teint.
Long-temps, entre nos Coqs, le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage.
La gent qui porte crête au spectacle accourut.
Plus d'une Hélene au beau plumage
Fut le prix du vainqueur : le vaincu disparut :
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire & ses amours;
Ses amours, qu'un rival tout fier de sa défaite
Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer sa haine & son courage.
Il aiguisoit son bec, battoit l'air & ses flancs;
Et s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher & chanter sa victoire.
Un Vautour entendit sa voix :
Adieu les amours & la gloire.

Landesbibliothek Oldenburg

Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la Poule
S'en revint faire le coquet:
Je laisse à penser quel caquet,
Car il eut des femmes en foule.

La fortune se plaît à faire de ces coups:
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du sort, & prenons garde à nous,
Après le gain d'une bataille.

Landesbibliothek Oldenburg



L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE. Fable CXXXVIII.

Vaheler, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

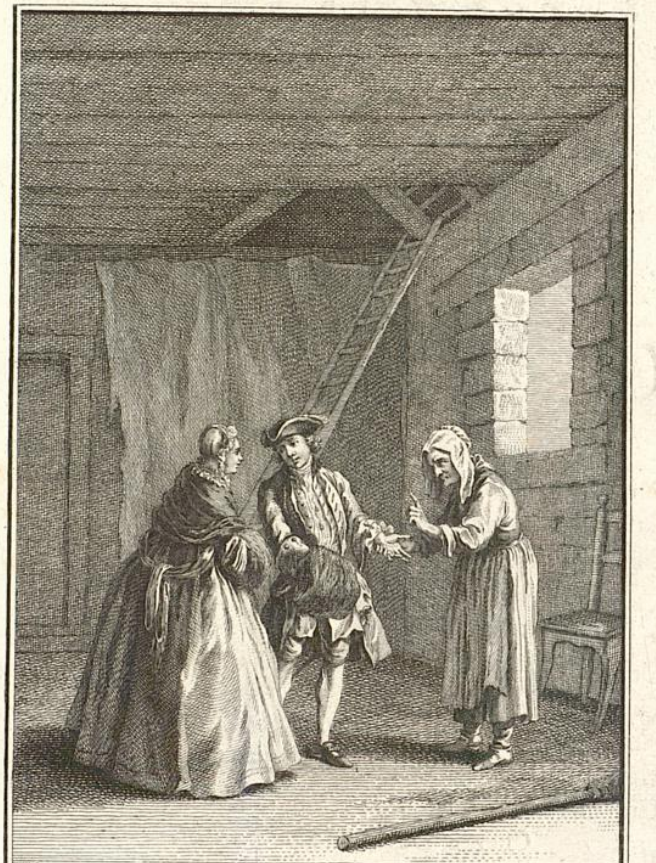
FABLE XIV.

L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE.

Un trafiquant ſur mer, par bonheur s'enrichit:
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage.
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
D'aucun de ſes ballots; le ſort l'en affranchit.
Sur tous ſes compagnons, Atropos & Neptune
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenoit ſoin d'amener ſon marchand à bon port.
Facteurs, aſſociés, chacun lui fut fidele.
Il vendit ſon tabac, ſon ſucre, ſa canelle,
Ce qu'il voulut, ſa porcelaine encor.
Le luxe & la folie enflerent ſon tréſor:
Bref, il plut dans ſon eſcarcelle.
On ne parloit chez lui que par doubles ducats;
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux & carroſſes:
Ses jours de jeûne étoient des noces.
Un ſien ami, voyant ces ſomptueux repas,
Lui dit: & d'où vient donc un ſi bon ordinaire?
Et d'où me viendroit-il, que de mon ſçavoir-faire?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes ſoins, qu'au talent
De riſquer à propos, & bien placer l'argent.

Le profit lui ſemblant une fort douce choſe,
Il riſqua de nouveau le gain qu'il avoit fait:
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à ſouhait.
Son imprudence en fut la cauſe.
Un vaiſſeau mal freté périt au premier vent.
Un autre, mal pourvu des armes néceſſaires,
Fut enlevé par les corſaires.
Un troiſiéme, au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit. Le luxe & la folie
N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ſes facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait fracas, chere lie,
Mis beaucoup en plaiſirs, en bâtimens beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami le voyant en mauvais équipage,
Lui dit: d'où vient cela? De la Fortune, helas!
Conſolez-vous, dit l'autre; & s'il ne lui plaît pas
Que vous ſoyez heureux, tout au moins ſoyez ſage.
Je ne ſçais s'il crut ce conſeil:
Mais je ſçais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à ſon induſtrie:
Et ſi de quelque échec notre faute eſt ſuivie,
Nous diſons injures au ſort:
Choſe n'eſt ici plus commune.

Le bien, nous le faiſons: le mal, c'eſt la Fortune.
On a toujours raiſon; le deſtin toujours tort.



LES DEVINERESSES. Fable CXXXIX.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XV.

Les Devineresses.

C'eſt ſouvent du hazard que naît l'opinion;
Et c'eſt l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous états: tout eſt prévention,
Cabale, entêtement, point ou peu de juſtice.
C'eſt un torrent: qu'y faire? il faut qu'il ait ſon cours,
Cela fut & ſera toujours.

Une femme à Paris faiſoit la Pythoniſſe.
On l'alloit conſulter ſur chaque événement:
Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de ſon épouſe,
Une mere fâcheuſe, une femme jalouſe,
Chez la Devineuſe on couroit
Pour ſe faire annoncer ce que l'on déſiroit.
Son fait conſiſtoit en adreſſe:
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardieſſe,
Du hazard quelquefois, tout cela concouroit;

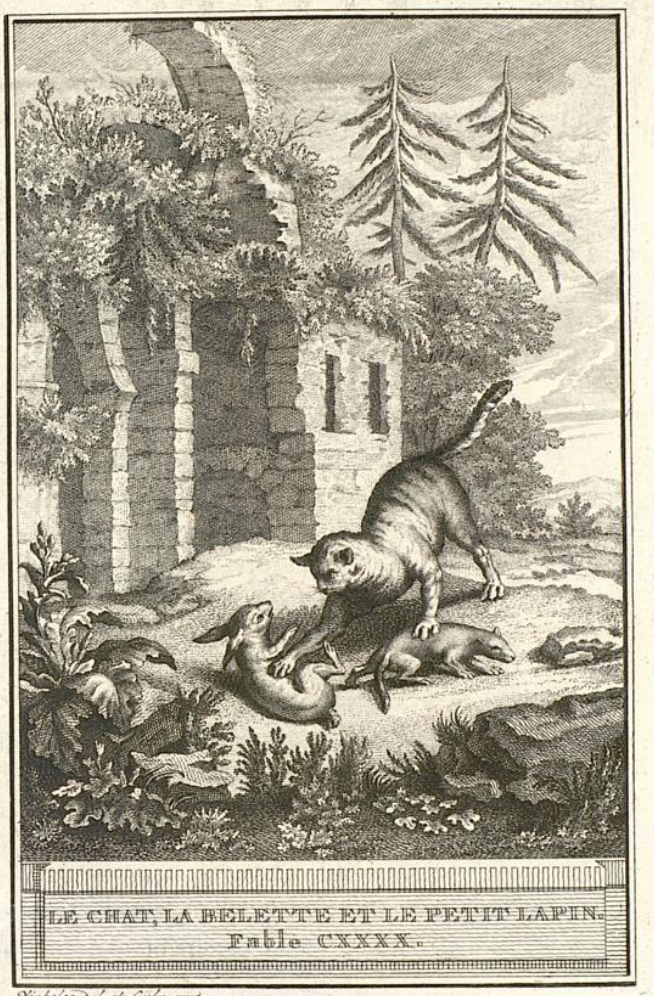
Tout cela, bien ſouvent, faiſoit crier miracle.
Enfin, quoiqu'ignorante à vingt & trois carats,
Elle paſſoit pour un oracle.
L'oracle étoit logé dedans un galetas.
Là cette femme emplit ſa bourſe;
Et, ſans avoir d'autre reſſouce,
Gagne de quoi donner un rang à ſon mari:
Elle achete un office, une maiſon auſſi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôteſſe, à qui toute la ville
Femmes, filles, valets, gros meſſieurs, tout enfin
Alloit, comme autrefois, demander ſon deſtin:
Le galetas devint l'antre de la Sibylle.
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette derniere femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi Devine! on ſe moque: eh! meſſieurs, ſais-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma croix de pardieu.
Point de raiſon: fallut deviner & prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner, malgré ſoi, plus que deux Avocats.
Le meuble & l'équipage aidoient fort à la choſe:
Quatre ſiéges boiteux, un manche de balai,
Tout ſentoit ſon ſabbat, & ſa métamorphoſe.
Quand cette femme auroit dit vrai
Dans une chambre tapiſſée,
On s'en ſeroit moqué: la vogue étoit paſſée
Au galetas, il avoit le crédit:
L'autre femme ſe morfondit.

L'enſeigne fait la chalandiſe.
J'ai vu dans le palais une robe mal miſe
Gagner gros: les gens l'avoient priſe
Pour Maître tel, qui traînoit apres ſoi
Force écoutans: demandez-moi pourquoi.

FABLE XVI.

LE CHAT, LA BELETTE, ET LE PETIT LAPIN.

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette, un beau matin,
S'empara: c'eſt une ruſée.
Le maître étant abſent, ce lui fut choſe aiſée.
Elle porta chez lui ſes pénates un jour
Qu'il étoit allé faire à l'aurore ſa cour,
Parmi le thym & la roſée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ſes tours,
Janot Lapin retourne aux ſouterreins ſéjours.
La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O dieux hoſpitaliers! que vois-je ici paroître?
Dit l'animal chaſſé du paternel logis:
Holà, madame la Belette,
Que l'on déloge ſans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.
La dame au nez pointu répondit que la terre
Etoit au premier occupant.
C'étoit un beau ſujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant:



LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN.
Fable CXXXX.

Vinkeles, del. et sculp. 1774.

Landesbibliothek Oldenburg

Et quand ce ſeroit un royaume,
Je voudrois bien ſçavoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean Lapin allégua la coutume & l'uſage.
Ce ſont, dit-il, leurs loix qui m'ont de ce logis
Rendu maître & ſeigneur; & qui, de pere en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi, Jean, tranſmis.
Le premier occupant, eſt-ce une loi plus ſage?
Or bien ſans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'étoit un Chat vivant comme un dévot hermite,
Un Chat faiſant la chatemite,
Un ſaint homme de Chat, bien fourré, gros & gras,
Arbitre expert ſur tous les cas.
Jean Lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant ſa majeſté fourrée.
Grippeminaud leur dit: mes enfans, approchez,
Approchez: je ſuis ſourd, les ans en ſont la cauſe.
L'un & l'autre approcha, ne craignant nulle choſe.
Auſſi-tôt qu'à portée il vit les conteſtans,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jettant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.

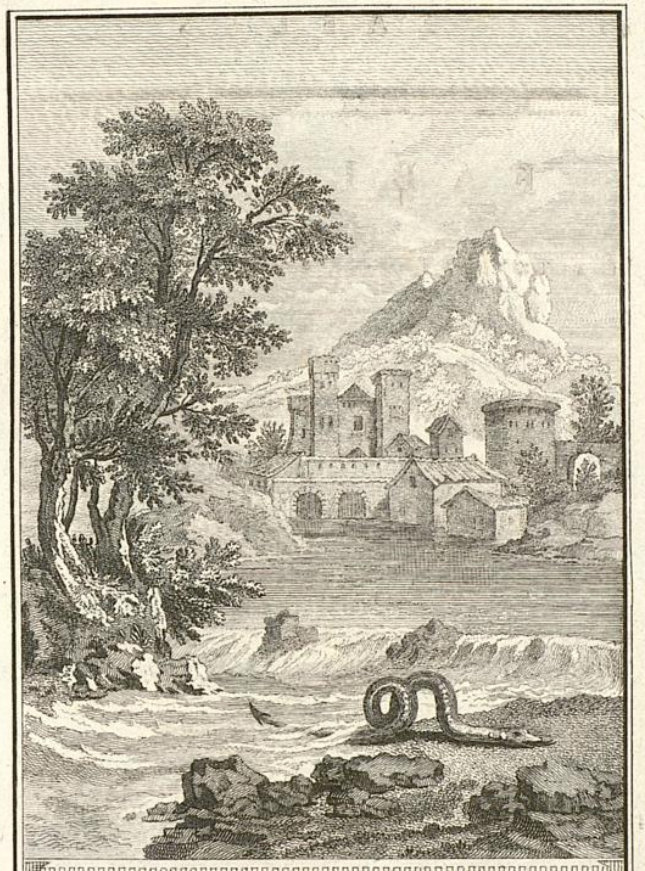
Ceci reſſemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits ſouverains ſe rapportant aux rois.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XVII.

La tete et la queue du Serpent.

Le Serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête & queue; & toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des parques cruelles;
Si bien qu'autrefois, entre elles,
Il ſurvint de grands débats
Pour le pas.
La tête avoit toujours marché devant la queue:
La queue au ciel ſe plaignit,
Et lui dit:
Je fais mainte & mainte lieue,
Comme il plaît à celle-ci.
Croit-elle que toujours j'en veuille uſer ainſi?
Je ſuis ſon humble ſervante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa ſœur, & non ſa ſuivante.
Toutes deux de même ſang,
Traitez-nous de même ſorte;
Auſſi-bien qu'elle, je porte



LA TÊTE ET LA QUEÜE DU SERPENT.
Fable CXLI.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

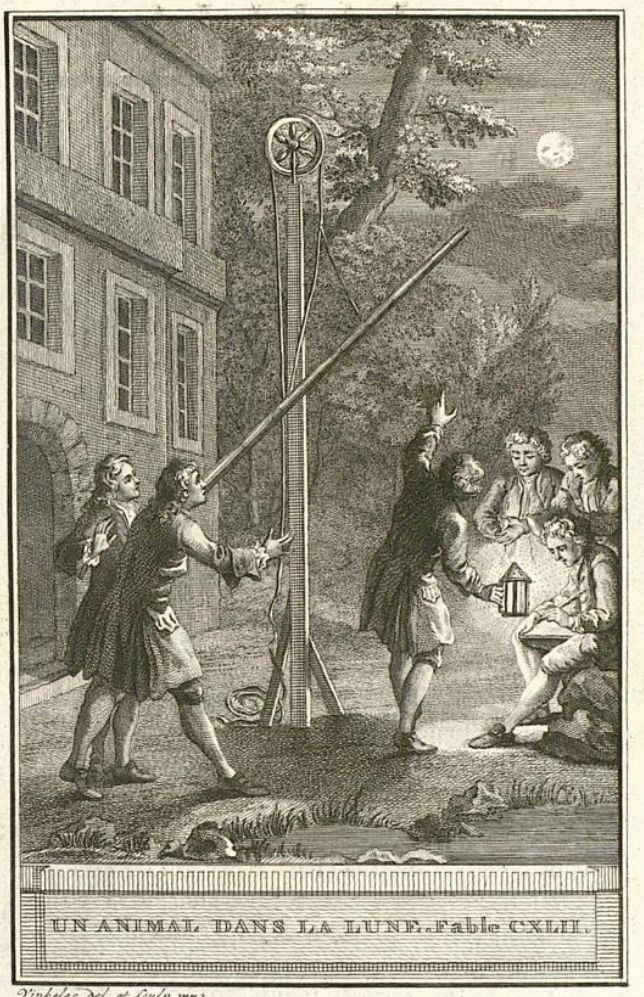
Un poiſon prompt & puiſſant.
Enfin, voilà ma requête:
C'eſt à vous de commander
Qu'on me laiſſe précéder,
A mon tour, ma ſœur la tête.
Je la conduirai ſi bien,
Qu'on ne ſe plaindra de rien.
Le ciel eut pour ſes vœux une bonté cruelle.
Souvent ſa complaiſance a de méchans effets.
Il devroit être ſourd aux aveugles ſouhaits.
Il ne le fut pas lors: & la guide nouvelle,
Qui ne voyoit au grand jour,
Pas plus clair que dans un fou,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un paſſant, contre un arbre:
Droit aux ondes du Styx elle mena ſa ſœur.

Malheureux les états tombés dans ſon erreur.

FABLE XVIII.

Un Animal dans la Lune.

Pendant qu'un Philoſophe aſſure,
Que toujours par leurs ſens les hommes ſont dupés,
Un autre Philoſophe jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raiſon; & la Philoſophie
Dit vrai, quand elle dit, que les ſens tromperont
Tant que ſur leur rapport les hommes jugeront.
Mais auſſi, ſi l'on rectifie
L'image de l'objet ſur ſon éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe & ſur l'inſtrument,
Les ſens ne tromperont perſonne.
La nature ordonna ces choſes ſagement:
J'en dirai quelque jour les raiſons amplement.
J'apperçois le ſoleil: quelle en eſt la figure?
Ici bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour:
Mais ſi je le voyois là-haut dans ſon ſéjour,
Que ſeroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature?
Sa diſtance me fait juger de ſa grandeur:
Sur l'angle & les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat, j'épaiſſis ſa rondeur:



UN ANIMAL DANS LA LUNE. Fable CXLII.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

Je le rends immobile ; & la terre chemine.
Bref, je déments mes yeux en toute ſa machine.
Ce ſens ne me nuit point par ſon illuſion.
Mon ame, en toute occaſion,
Développe le vrai caché ſous l'apparence.
Je ne ſuis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille lente à m'apporter les ſons.
Quand l'eau courbe un bâton ma raiſon le redreſſe :
La raiſon décide en maîtreſſe.
Mes yeux, moyennant ce ſecours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur aſſez commune,
Une tête de femme eſt au corps de la lune.
Y peut-elle être ? non. D'où vient donc cet objet ?
Quelques lieux inégaux ſont de loin cet effet.
La Lune nulle part n'a ſa ſurface unie :
Montueuſe en des lieux, en d'autres applanie,
L'ombre avec la lumiere y peut tracer ſouvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguere l'Angleterre y vit choſe pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet aſtre ſi beau ;
Et chacun de crier merveille.
Il étoit arrivé là-haut un changement,
Qui préſageoit ſans doute un grand événement.
Sçavoit-on ſi la guerre entre tant de puiſſances
N'en étoit point l'effet ? le Monarque accourut

Il favoriſe en Roi ces hautes connoiſſances.
Le monſtre dans la Lune à ſon tour lui parut.
C'étoit une Souris cachée entre les verres:
Dans la lunette étoit la ſource de ces guerres.
On en rit: peuple heureux! quand pourront les François
Se donner, comme vous, entiers à ces emplois?
Mars nous fait recueillir d'amples moiſſons de gloire;
C'eſt à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la victoire,
Amante de Louis, ſuivra par-tout ſes pas.
Ses lauries nous rendront célébres dans l'hiſtoire.
Même les Filles de mémoire
Ne nous ont point quittés: nous goûtons des plaiſirs;
La paix fait nos ſouhaits, & non point nos ſoupirs.
Charles en ſçait jouir: il ſçauroit dans la guerre
Signaler ſa valeur, & mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvoit appaiſer la querelle,
Que d'encens! eſt-il rien de plus digne de lui?
La carriere d'Auguſte a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Céſars?
O peuple trop heureux! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux arts?

Fin du ſeptieme Livre.